



HAL
open science

“ J’espère que tu me verras +... ”Joie = vie et parfois
anthropologie

Mélanie Gourarier

► **To cite this version:**

Mélanie Gourarier. “ J’espère que tu me verras +... ”Joie = vie et parfois anthropologie. *Anthropologie et Santé*, 2022, <https://journals.openedition.org/anthropologiesante/11365>, 24 bis (hors-série), 10.4000/anthropologiesante.11365 . hal-03911265

HAL Id: hal-03911265

<https://hal.science/hal-03911265v1>

Submitted on 22 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mélanie Gourarier, anthropologue
Laboratoire d'Études de genre et de sexualités
Melanie.gourarier@yahoo.fr

**« J'espère que tu me verras + »
Joie = vie et parfois anthropologie**

Été 2015. La fenêtre est grande ouverte sur la rue Saint-Pierre. Il fait très chaud. Sandrine me parle depuis sa cuisine. Elle coupe, arrose, cuit, répare, assaisonne, virevolte juchée sur des talons hauts, tout en me conseillant un livre qu'elle adore : *l'Art de la joie* de l'autrice italienne Goliarda Sapienza. Depuis le canapé du salon d'où je fais face, j'observe le spectacle, fascinée. Littéralement. La vie, la transmission et l'amitié réunies dans cet instant rare – dont je mesure la préciosité aujourd'hui – fait, dans ma mémoire l'effet d'une ronde enivrante qui oscille au rythme du battement des créoles dorés de Sandrine.

Cet été-là (et plusieurs autres après) nous avons beaucoup parlé de la vie, des passants, de ses filles, de l'anthropologie et de ce que nous aimions. Nous avons beaucoup mangé, nous nous sommes baignées longtemps avant de nous laisser doucement sécher par le soleil, nous avons beaucoup rit, beaucoup dansé, beaucoup lu, peu dormi, nous avons mangé des sorbets à la noix de coco à L'Éléphant rose à pois blancs, nous avons beaucoup écouté de la musique par-dessus laquelle nous chantions dans la voiture conduite par Sandrine qui décidait de s'arrêter « au petit bonheur » si l'endroit lui plaisait. Nous en avons beaucoup ri. La joie elle-même devint le centre de nos discussions. Non contente de la ressentir, elle nous *intéressait*. Et elle nous intéressait parce que nous la vivions et la partagions. C'est donc de la communion des rires et dans ces instants d'amitié que la question de la joie a émergé, comme objet anthropologique à travailler. Dans les deux cas, celui de l'amitié et de l'échange intellectuel, il était bien question de politique. Ce point de départ me paraît important à souligner car c'est d'abord en amies que nous avons eu envie d'écrire ensemble.

Toutes deux femmes et anthropologues, nous avons la sensation d'être coupée en deux. Nous ressentions du plaisir, beaucoup de plaisir dans la connaissance, dans les livres, à écouter nos collègues, sur nos terrains (même si tout aussi souvent nous nous y ennuyons ou bien nous y étions lasses), mais nous avons la sensation de ne jamais pouvoir l'exprimer. Plus encore, nous ne trouvions pas l'endroit où penser cette intense joie qui mêlait nos vies et notre travail, si ce n'est dans l'espace tout aussi central que minorée qu'est l'amitié entre femmes. Malheureusement, cet espace n'a pas laissé de trace autres que celle qui s'inscrit dans ma mémoire. Pour écrire ce texte, j'ai fouillé dans les échanges que j'ai eus avec Sandrine et je n'ai rien trouvé. Pour le dire plus exactement, je n'ai trouvé sur la joie qu'une courte discussion lors de laquelle Sandrine m'a envoyé un article et une vidéo² qu'elle prend pour exemple d'une considération pour la douceur

² Dans un mail daté du 16 août 2017, elle m'avait envoyé ces deux liens. Le premier renvoie à une conférence de Brene Brown sur le pouvoir de la vulnérabilité (https://www.ted.com/talks/brene_brown_the_power_of_vulnerability?language=fr), le second renvoie vers un article de Stefan le Courant sur le rire comme donnée ethnographique à part entière : <https://journals.openedition.org/terrain/15169>

et le rire dans la recherche. A part cela, il ne reste que le souvenir de nos conversations enthousiastes sur le sujet et la promesse d'un projet jamais concrétisé : celui d'écrire ensemble « quelque chose » sur la joie, le féminisme et l'anthropologie. L'écriture de ce texte est à présent impossible, mais sous l'invitation de Carine Baxerres et de Aline Sarradon-Eck, j'essaie de restituer ici les motifs de notre engouement pour la joie et les raisons de la suspension de ce projet.

Pour écrire sur la joie comme sujet il fallait d'abord ouvrir sur la façon dont celle-ci, avant d'être un objet conceptualisé est, pour moi, un moment fugace et fragile : un souvenir précisément ancré dans une relation. Celle que nous avons noué avec Sandrine. Tout est parti de là. Nous pouvions penser la joie car elle était le sentiment qui nous animait quand nous parlions ensemble. Et cette joie du travail et de l'amitié – qui était pour nous une même chose – nous la percevions car elle singularisait notre expérience de chercheuses. Si nous ressentions de la joie lorsque nous menions nos recherches, nous savions aussi que ce sentiment avait finalement assez peu intéressé les anthropologues. Nous en faisons le constat tous les jours dans notre pratique au regard des sujets privilégiés, de leur traitement et de leur restitution, et plus largement dans les manières d'écrire et de paraître « professionnel ». Nous expliquions cette absence de considération pour les sentiments de plaisir par une généalogie masculine et coloniale de ce qui fait le savoir et ce qui ne le fait pas, de ce qui fait « urgence » impérieuse et ce qui apparaît contingent, anecdotique, ainsi que dans ce qui fait « politique » et ce qui passe pour relatif, intime et non collectif. Cette bi-partition sévérité/jovialité distingue non seulement la figure de l'intellectuel « sérieux » mais aussi celle du révolutionnaire « authentique » contre la figure triviale de celui (et bien plus souvent de celle) intéressé.e par ses seuls et fugaces plaisirs. « N'oubliez pas qu'il faille être triste pour être militant, même si la chose qu'on combat est abominable. C'est le lien du désir à la réalité (et non sa fuite dans les formes de la représentation) qui possède une force révolutionnaire » exhorte Michel Foucault (1994) dans la préface à l'édition américaine de *l'Anti-Œdipe* de Gilles Deleuze et Félix Guattari.

A rebours de cette construction des sachants et des combats légitimes, Mathieu Magnaudeix (2020) s'intéresse à la place de la joie dans l'histoire du militantisme états-uniens. Dans un ouvrage récent consacré au renouveau de l'activisme de gauche sous Trump, il revient sur la façon dont les luttes minoritaires se sont historiquement construites sur les émotions de joie comme outil de la marginalité et de la radicalité politique, en opposition aux structures hégémoniques conservatrices rigides. Le mouvement pour les droits civiques, les manifestations *queer* ou encore les actions d'Act-Up reposent au contraire sur l'expression d'une joie vive et collective. L'exposition « VIH/SIDA l'épidémie n'est pas finie ! » qui s'est tenue au MUCEM entre décembre 2021 et mai 2022 de laquelle Sandrine a été l'une des commissaires – et de l'avis de toutes, la clef de voute – témoigne très largement de la force de la joie dans la communion, le partage et la revendication minoritaire. Le chant, la danse, l'humour, le divertissement, la dérision, la désobéissance civile et l'outrance sont ainsi des outils de l'inversion, de la réparation et de la révolution. Héritière des luttes minoritaires qui l'ont précédée et actrice de celles qui lui étaient contemporaines, Sandrine partageait avec ces mouvements une certaine manière d'existence. Il n'est pas difficile ici de l'imaginer faire sienne la phrase prononcée par l'anarchiste Emma Goldman en 1931 « Si je ne peux pas danser, je ne veux pas faire partie de votre révolution ». En

dépit – et peut-être en raison – de ses objets dramatiques (la maladie et l’effondrement entre autres), Sandrine travaillait avec joie. Celles et ceux qui l’ont côtoyée dans les différentes sphères de sa pratique en attestent dans ce numéro de la revue *Anthropologie & Santé*.

Ravivée par nos discussions estivales, c’est d’abord à Sandrine que j’ai parlé d’un projet de séminaire et de numéro de revue³ sur lequel j’étais en train de travailler avec mon ami et collègue Sébastien Roux. Ce projet intitulé « Savoirs sentimentaux », portait sur la manière dont les sentiments affectent les sciences sociales. Sébastien et moi voulions inviter Sandrine à venir parler de la joie. Je me souviens d’une conversation téléphonique lors de laquelle je lui ai proposé d’écrire à ce sujet afin d’approfondir ce dont nous avons parlé et ce sur quoi nous avions envie de travailler. Elle ne m’avait pas répondu tout de suite, elle avait besoin de réfléchir. Puis elle m’avait rappelée et s’était dit bien « embêtée ». Elle avait retourné le problème plusieurs fois et avait fouillé dans ses données. Elle ne voyait la joie nulle part. Il n’y avait que de la colère.

C’est donc de biais que j’aborde ici la joie dans le travail de Sandrine, dans l’espoir que la thématique finisse par émerger des archives personnelles qu’examine Chowra Makaremi⁴. En me focalisant ici sur la joie en dépit du renoncement de Sandrine – du moins sur ce projet – qui avait fini par m’expliquer ne pas trop savoir par quel bout prendre la question, j’ai d’abord craint de trahir ou distordre ses intentions. Mais le sentiment de passer sous silence une dimension que je crois centrale dans son élaboration et sa pratique scientifique me paraissait encore plus problématique que l’inexactitude de mes souvenirs. Reste donc la colère sur laquelle elle est intervenue dans le séminaire « Savoirs sentimentaux » le 11 mars 2016⁵ et la proposition, cette fois écrite, d’un article pour le numéro de revue que nous avons proposé à la publication. C’est à partir de son attention à la colère que j’ai finalement retrouvé le sens de la joie chez Sandrine, comme des émotions sœurs, en rien opposables.

Le texte de sa proposition reproduit ci-dessous est une seconde version. Après qu’elle m’eut envoyé un premier jet, je lui avais fait la remarque qu’elle-même, Sandrine, n’apparaissait pas assez dans sa proposition et que c’était bien dommage. Me renvoyant son texte révisé, elle écrit alors dans le corps du mail : « Voilà, j’espère que tu me verras +... »⁶

La colère. Retour sur un terrain conjuguant sida et immigration.

Rétrospectivement, l’émotion qui domine les différents terrains qui ont été les miens entre 1996 et 2006, en France et au Maroc au sujet du sida dans les « minorités postcoloniales », est incontestablement la colère. Si d’aucuns soulignent que la valorisation de la colère serait une singularité occidentale, elle figure néanmoins parmi les sept péchés capitaux. La « sainte colère » est depuis l’antiquité un attribut des dieux, ce qui coexiste avec la « mauvaise réputation » associée à cette émotion, dont le champ lexical est associé avec celui du ressentiment et de la rancune. Attribut des puissants ou arme des faibles, il en est de la colère comme de bien d’autres émotions : à la fois charnelle et personnelle, les formes qui la contraignent, lui offrent reconnaissance ou légitimité, en permettent l’expression, sont socialement façonnées.

³ Nous avons proposé le numéro à une importante revue française d’anthropologie qui l’avait refusé. Le projet de publication n’a donc pas abouti, ce qui témoigne de la difficulté de prendre pour objet les émotions dans la discipline.

⁴ Chowra Makaremi travaille plus particulièrement sur l’édition d’un recueil de textes inédits, dont ceux écrits par Sandrine sur sa maladie.

⁵ Le programme du séminaire « Savoirs sentimentaux », qui s’est tenu à l’EHESS (Paris) en 2016 est consultable ici : <https://ethopol.hypotheses.org/293>

⁶ Mail envoyé le 14 novembre 2016.

L'histoire sociale de la lutte contre le sida constitue une scène de choix de formes codifiées d'expression de la colère et tout particulièrement d'une colère « politique ». Le rapport du politique avec la perte et le deuil, la politisation de la mort qui a caractérisé l'histoire des mobilisations face à la maladie en fait un terrain propice à l'exploration anthropologique de la colère. Mais celle-ci est aussi un indice, présente chez la plupart des interlocuteurs qui ont été les miens à diverses échelles, la colère a *in fine* également été un moteur du travail d'élaboration de l'enquête et de modalités d'analyse et de restitution de celle-ci. Il s'agira de revisiter au prisme de cette émotion, à la fois ce que nous apprend l'anthropologie du sida sur son rôle et la place qui lui est attribuée dans les mobilisations face à la maladie, mais aussi le fil conducteur qu'elle a constitué dans la relation ethnographique et l'épaisseur affective de l'expérience du terrain.

Bibliographie

BROQUA C. (2006), *Agir pour ne pas mourir*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Paris.

NUSSBAUM M.C. (2016), *Anger and Forgiveness: Resentment, Generosity, Justice*, Oxford University Press, Oxford.

PATOUILLARD V. (1998), « Une colère politique. L'usage du corps dans une situation exceptionnelle : le ZAP d'Act-up Paris », *Sociétés contemporaines*, Vol 31, n°1, 15-36.

LORAU N. (1990), *Les mères en deuil*, Le Seuil, Paris.

SENEQUE (2014), *De la Colère. Ravages et remèdes*, Payot Rivages.

Pour Sandrine, la colère a donc été à la fois une émotion vécue et exprimée par les enquêtés qu'elle a rencontrés sur ses terrains, un élément majeur de l'histoire des mobilisations face à la maladie, mais aussi, de façon plus réflexive, un « fil conducteur » de la relation ethnographique et de l'engagement sur ses terrains. Dans les trois cas, la colère est une émotion « politisable » à partir de laquelle se trame le sens d'une expérience intime douloureuse, devenue révoltante. De façon « incontestable » donc, la colère « domine » dans les travaux de Sandrine pour qui elle est avant tout motrice de l'action. Attentive à cette émotion pour elle-même, elle la percevait chez les autres, notamment chez celles et ceux qui rencontraient pour seule réponse à son expression, la répression. Son intérêt plus récent pour les effondrements du quartier de Noailles à Marseille témoigne de ce souci pour la colère non pas seulement parce qu'elle relève d'une raison politique légitime mais aussi parce qu'elle est nécessaire au changement. Sciemment dirigée, la colère prise au sérieux par Sandrine est une émotion adressée qui n'a rien d'un débordement tous azimut. Elle vise un fonctionnement du monde insoutenable et littéralement écrasant.

Dans ce contexte où règne la colère, la joie n'a pas pour autant disparue. A regarder entre les lignes, dans les absences de mots aussi, la joie est tout aussi présente dans les travaux de Sandrine, et pas seulement dans sa vie (ce que nous savons déjà). Et c'est en réconciliant colère et joie que je voudrais maintenant conclure de façon provisoire, comme une invitation à prolonger une discussion trop vite rompue. Si Sandrine n'a pas écrit sur la joie c'est peut-être parce qu'elle ne distinguait pas cette émotion de la colère. Certes, elle a réservé la joie aux coulisses, mais celle-ci était agissante, partout : dans sa manière d'entrer en relation avec les personnes qu'elle a rencontrées sur ses terrains, dans ses affinités professionnelles, dans la façon d'approcher un objet et de le discuter, dans l'ordinaire de ses enquêtes, dans l'humour de ses conférences et dans la bienveillance à l'égard de ses étudiant.es. Si la colère est un tir porté à longue distance, la joie est un canon intérieur : elle est le cœur de la colère. Partager sa colère, aller à la rencontre de la colère des autres, la considérer, entrer ensemble en colère était la condition d'une vie de luttes et d'amitiés heureuses.

Sandrine avait la colère joyeuse. Sa colère était une fête.

Références bibliographiques :

FOUCAULT M., 1994. « Préface à la traduction américaine du livre de Gilles Deleuze et Felix Guattari, *L'Anti-Oedipe : capitalisme et schizophrénie* ». *Dits et Ecrits tome III.*, texte n° 189, 1ère Edition, Paris, Gallimard, p. 133-136.

GOLDMAN E., 2018 [1931]. *Vivre ma vie, une anarchiste au temps des révolutions*, Paris, Éditions de l'Échappée.

MAGNAUDEIX M., 2020. *Génération Ocasio-Cortez : les nouveaux activistes américains*, Paris, La Découverte, Paris.